

Jocelyn PAROT

**LA FRONTIÈRE FINNO-RUSSE, UNE « MÉMOIRE-
FRONTIÈRE » : TOURISME MÉMORIEL
EN CARÉLIE CÉDÉE**

À la fin de la guerre froide, la Finlande entame une transition géopolitique qui la fait passer de la sphère d'influence soviétique au cœur de l'intégration européenne. Cette évolution provoque le surgissement du « phénomène mémoriel ». Ce terme, forgé par Pierre Nora pour rendre compte de l'échec de son entreprise des lieux de mémoire, renvoie à la généralisation du modèle commémoratif et du recours à la notion de mémoire collective, à la fois dans son instrumentalisation institutionnelle et comme objet de recherche. Ce phénomène s'accompagne d'un processus que nous appelons anamnèse. Nœud des dynamiques de rupture, injonction à faire mémoire, l'anamnèse est, en partie, engendrée par l'accessibilité des lieux de mémoire finlandais du côté russe de la frontière. La disparition de l'Union soviétique, en changeant la signification de la frontière finno-russe, permet en effet le développement du tourisme mémoriel. Ces flux transfrontaliers d'un type nouveau démultiplient les images de la Carélie, région-frontière, mais expriment aussi un questionnement identitaire sur la mutation de l'État-nation finlandais.

La fin de la guerre froide a infléchi la fonction de la frontière finno-russe : d'un front militaro-idéologique surimposé, qu'elle était devenue dès la fin de la guerre civile finlandaise (1918), elle a en effet entamé, à partir de l'adhésion finlandaise à l'Union européenne, une mue radicale. Confins de l'espace post-soviétique et de l'UE, elle est aujourd'hui une zone-test d'intérêt premier pour les instances communautaires (Marin 1999). Cette focalisation sur une zone-frontière que la dimension septentrionale a contribué à définir comme stratégique a des effets multiplicateurs en termes de flux transfrontaliers, non seulement commerciaux, mais aussi humains. Or, la partie

humaine de ces flux présente une forte composante mémorielle. En effet, ce sont tous les lieux de mémoire finlandais en Carélie cédée que le changement de signification de la frontière a rendu accessibles. Émerge alors un acteur transfrontalier particulier, le « touriste mémoriel », qui ne se réfère pas toujours à la mémoire nationale mais parfois à celle d'un groupe, d'un segment de la société finlandaise.

En premier lieu, l'application à la Finlande de l'après-guerre froide des notions gravitant autour du concept de mémoire collective nécessite de retracer brièvement l'histoire des *lieux de mémoire*, et surtout le constat d'échec auquel elle aboutit. Dans son acception originelle, la notion de lieux de mémoire, forgée par l'historien français Pierre Nora, n'est pas au service de la mémoire mais de l'histoire : « Il y a des lieux de mémoire parce qu'il n'y a plus de milieux de mémoire » (Nora 1984, p. XVII). Condition *sine qua non*, « il faut qu'il y ait volonté de mémoire [...]. Que manque cette intention, et les lieux de mémoire sont des lieux d'histoire » (Nora 1984, pp. XXXIV-XXXV). Ces lieux peuvent être apparentés aux sources directes, dont le destin est d'être reproduites, et se différencient des sources indirectes, simples traces d'une époque. Surtout, les lieux de mémoire font alors l'objet d'une définition qui ne les enferme pas dans une dimension spatiale. Ils doivent être lieux dans les trois sens du mot : lieux matériels, ils sont une inscription dans un espace donné, lieux symboliques, ils assurent la cristallisation des souvenirs et leur transmission, lieux fonctionnels, ils servent de bases aux transactions sociales quotidiennes.

Cependant, pour entrer dans le langage courant (Lavabre 2000, p. 51), le sens même du terme a fait l'objet d'une résorption, en étant réduit à son aspect topographique. En conséquence, la notion de lieux de mémoire s'est trouvée livrée à la dilatation du terme « patrimoine », confondu désormais avec « mémoire ». Se référant à ces métamorphoses consacrées par le dictionnaire, Nora remarque que « le patrimoine est carrément passé du bien qu'on possède par héritage au bien qui vous constitue » (Nora 1992, p. 1010). De plus, la commémoration elle-même mue, de manière à s'émanciper de son espace d'assignation traditionnel pour englober la thématique des lieux de mémoire. Sous l'effet de cette dynamique de résorption-dilatation, les lieux de mémoire, victimes de leur succès, se trouvent livrés aux contresens. C'est le constat dressé par Nora lui-même : « Étrange

destinée de ces lieux de mémoire : ils se sont voulus, par leur démarche, leur méthode et leur titre même, une histoire de type contre-commémoratif, mais la commémoration les a rattrapés » (Nora 1992, p. 977).

Dans la conclusion de la troisième partie des *Lieux de mémoire*, parue en 1992, Nora se fait plus concret quant aux causes de cet échec. Il attribue à une tendance de fond l'affaiblissement du cadre stato-national, la perversion du concept qu'il avait forgé. C'est ce cadre qui, selon lui, permettait la solidarité entre passé et avenir. À cette relation fusionnelle s'est substituée la solidarité du présent et de la mémoire. La « nation historique », sorte de « surmoi commun », rétrograde au rang de « mémoire nationale », mémoire parmi les autres (Nora 1992, p. 984). Pour s'adapter à l'emploi généralisé du terme *identité*, dont la mémoire est postulée constitutive, la mémoire nationale doit se défendre, sans cesse se justifier contre des mémoires concurrentes. C'est pourquoi les institutions renchérissent dans l'obsession commémorative. L'échec de l'entreprise des lieux de mémoire, sa récupération commémorative alors qu'il s'agissait à l'origine d'un projet contre-commémoratif, résulterait donc d'une conjoncture particulière, celle d'une sorte de « moment-mémoire ».

La Finlande connaît elle aussi son « moment-mémoire ». Il n'y a certes pas complète équivalence avec la situation française. En effet, le rapport au passé n'est pas un mécanisme universel : le contenu du « phénomène mémoriel », le sens donné aux notions rattachées à la mémoire collective, dépendent de causes endogènes, du contexte dans lequel s'effectue ce surgissement. En particulier, le terme *lieux de mémoire*, traduit par *muistin paikat* en finnois, n'a fait en Finlande qu'une apparition récente. Introduit par un chercheur en anthropologie, Ulla-Maija Peltonen, il s'applique avant tout à ce qui est qualifié de « mémoire rouge », c'est-à-dire l'ensemble des récits, monuments, habitudes, qui perpétuent le souvenir d'un événement vécu en commun par les vaincus de la guerre civile finlandaise de 1918¹. Il n'a

¹ Le terme même de *rouges* qualifie avant tout ceux qui ont pris part à la guerre civile finlandaise, par opposition aux blancs, qui cherchaient à défendre la majorité bourgeoise dans l'État nouvellement indépendant (le Parlement de Finlande déclare l'indépendance le 6 décembre 1917, la guerre civile éclate en janvier 1918). L'ampleur du conflit a permis l'extension du

pas acquis la même portée qu'en France, et ne s'est pas encore confondu avec le terme *monument*, en finnois *muistomerkki*, littéralement « marque/signe de souvenir ». Pourtant, l'introduction du terme *muisti* dans ce contexte marque déjà l'apparition d'une problématique de la mémoire comme mémoire exercée, mémoire-rappel, en opposition à la mémoire constituée de souvenirs déjà présents, *muisto*. Prenant en compte cette problématique, Marie-Claire Lavabre avait proposé de réorganiser l'ensemble binaire de Nora, « mémoire historique – mémoire collective » (Lavabre 1992, p. 59 ; 1998, pp. 47-56) : la mémoire historique est alors redéfinie comme l'élaboration finalisée par un groupe de sa propre histoire, travail de sélection des événements passés selon un plan d'organisation volontaire conscient. La mémoire collective, au contraire, est basée non pas sur un projet conscient de cohésion du groupe, mais sur une communauté de souvenirs.

Les travaux d'U.-M. Peltonen reflètent ce dualisme entre mémoire historique et mémoire collective. Dans sa thèse qui a donné lieu à publication, *Punakapinan muistot* (Souvenirs de la révolte rouge), elle étudie le mode de transmission des souvenirs liés à la guerre civile de 1918, du côté des vaincus, de façon à expliquer la formation d'une mémoire collective rouge (Peltonen 1996 ; 2003). En utilisant le terme *souvenir*, elle se situe d'emblée dans la micro-histoire, et concentre sa recherche sur la formation d'une mémoire collective à partir d'une mémoire commune. Sept ans plus tard, dans son travail sur les lieux de mémoire rouges, elle préfère déplacer son analyse dans le champ des politiques de la mémoire. Ce passage de *muisto*, souvenir personnel, à *muisti*, la mémoire, se fait alors l'écho de la problématique montante des lieux de mémoire. Un exemple concret, que nous appelons « capture de la mémoire rouge », en référence aux insurgés de 1918, témoigne de la confusion entre mémoire et patrimoine. Cette confusion se manifeste dans le gigantesque projet « Les Finlandais tués à la guerre » qui, depuis 1998, vise à rendre son identité à chacune des 40 000 victimes des violences politiques de la période 1914-1922, mais qui concerne essentiellement celles de la guerre

terme aux familles des victimes « rouges » du conflit. Il s'agit là de termes consacrés, qui font l'objet d'un consensus, et dont l'utilisation n'implique aucun positionnement quant au conflit.

civile². Ce projet illustre le désir d'exhaustivité, né d'un sentiment de rupture, et laisse transparaître la volonté de fixer dans la mémoire nationale, comme on conserve un patrimoine, celle des victimes de la guerre civile.

La multiplication de ces politiques de la mémoire et la saisie institutionnelle subséquente de la notion même de mémoire, sont l'expression d'un processus que nous baptisons *anamnèse*. Paul Ricœur, à qui ce concept est emprunté, rappelle l'origine grecque du terme, et son élaboration en opposition au terme *mneme* (Ricœur 2000, p. 4). Tandis que *mneme* désigne la mémoire passive, c'est-à-dire la mémoire comme pathos, affection, constituée de souvenirs déjà présents, l'*anamnesis* renvoie à la mémoire-rappel, à l'effort fourni pour ramener à l'esprit un souvenir, pour *se souvenir*, l'utilisation d'un verbe réflexif soulignant que l'individu agit, fait mémoire. C'est d'ailleurs sous cette acception qu'il est fait usage du terme dans la liturgie chrétienne : le moment qui suit la consécration, durant lequel la communauté des croyants se souvient du sacrifice du Christ, commence par les termes « faisant ici mémoire... ». L'anamnèse renvoie également, dans une troisième acception, à l'ensemble des informations collectées auprès du patient par le médecin. Dans cette définition aussi, l'anamnèse s'applique au phénomène mémoriel en Finlande. Depuis le début des années 1980, des philosophes finlandais, comme Oiva Ketonen, établissent que la collecte et la reconnaissance des crimes commis pendant la guerre civile relèvent d'une nécessité de santé mentale publique. Cependant, ce type de discours n'a pu prendre toute sa force que dans l'après-guerre froide, avec, parmi les travaux les plus signi-

² Lancé par le cabinet du Premier ministre en 1998, ce projet, baptisé « *Suomen Sotasurmat* » (Les Finlandais tués à la guerre), engage un large réseau de chercheurs en histoire finlandais, allemands, danois, suédois et russes. Il s'appuie sur les archives locales des 623 anciennes paroisses de Finlande et sur les archives privées fournies par 1 300 particuliers. Les dates choisies, 1914-1922, sont somme toute symboliques, et montrent qu'une certaine forme de tabou pèse encore sur la question de la guerre civile en Finlande, puisque, de fait, sur les 39 550 victimes recensées au 19 mai 2004, 36 943 ont été tuées pendant cette guerre. Finalement, c'est bien sur la guerre civile que porte le projet. Un site est entièrement consacré au projet, <http://vesta.narc.fi/cgi-bin/db2www/sotasurmaetusivu/main?lang=fi> (visité le 15 juillet 2005).

ficatifs, ceux de Heikki Ylikangas qui cherche, grâce à la collecte des données et récits sur la guerre civile, à en guérir le traumatisme (Ketonen 1983, pp. 94, 98-99 ; Ylikangas 1993).

Ce que la présente contribution se propose de faire émerger, c'est le lien de cause à effet entre l'accessibilité des lieux de mémoire finlandais du côté russe de la frontière et la généralisation de l'anamnèse, cette injonction à faire mémoire.

Quelle est la contribution du changement de signification de la frontière finno-russe à ce processus d'anamnèse ? Comment la mutation de la frontière finno-russe a-t-elle influé sur le surgissement de la problématique de la mémoire en Finlande ? Quel événement l'ouverture de la frontière représente-t-elle du point de vue de l'historiographie et de la problématique des lieux de mémoire en Finlande ?

Avec l'accès soudain possible aux régions cédées³, la problématique de la mémoire surgit mécaniquement. Les frontières, en elles-mêmes, sont bien des lieux privilégiés du surgissement de la notion de mémoire, dans la mesure où elles sont des « constructions géopolitiques datées, [...] des temps inscrits dans des espaces » (Foucher 1991, p. 43). Le tracé d'une frontière est le signe manifeste de la souveraineté d'un État, son enveloppe extérieure. Il est également le stigmate des luttes menées entre deux puissances. À cet égard, la frontière est parfois utilisée comme le véhicule de la mémoire d'une guerre, d'un épisode qui soude la nation historique. Dans l'ouvrage de Nora, un article est consacré à ce que Jean-Marie Mayeur appelle une « mémoire-frontière » : l'Alsace y est dépeinte, dans la période qui court de 1871 à 1914, comme une région frontalière qui cristallise le sentiment national français. Elle est bien, alors, investie d'une forte

³ L'expression « Carélie cédée », *luovutettu Karjala*, n'implique pas de prise de position de notre part : il s'agit de trouver un terme générique désignant l'ensemble des zones qui ont été cédées et qui relevaient avant-guerre de la région finlandaise de Carélie. Nous sommes conscient que cette appellation peut poser problème, la partie russe ne reconnaissant comme Carélie, en Russie, que la république homonyme. Cependant, en privilégiant l'étude du point de vue finlandais, nous nous voyons contraint, pour plus de clarté, d'appeler *Carélie cédée* l'ensemble des territoires désignés par le terme finnois *Karjala*, cédés en 1944. Cela comprend en particulier l'isthme de Carélie, zone la plus peuplée et développée, aujourd'hui rattachée à l'*oblast* de Leningrad.

pesanteur symbolique, qui lui donne son statut de lieu de mémoire (Mayeur 1997, pp. 1147-1169).

Nous reprenons ce concept à notre compte : la frontière finno-russe, comme les régions qui l'entourent, constitue une « mémoire-frontière », mais pour des raisons qui diffèrent de l'exemple alsacien, ne serait-ce que parce que la nation finlandaise n'est pas, aujourd'hui, toute entière tendue dans un élan revancharde. Elle est « mémoire-frontière » par deux mouvements : le premier consiste en son investissement par la mémoire nationale, son instrumentalisation par une volonté de commémoration. Champ de bataille durant la Seconde Guerre mondiale, toute la Carélie cédée est désormais chargée du poids de la mémoire nationale finlandaise. Le deuxième mouvement nous place d'emblée dans la problématique de l'éclatement mémoriel, puisqu'il repose sur une logique de désolidarisation de la mémoire d'un segment de la population nationale, les déplacés de Carélie et leurs descendants⁴.

LA CARÉLIE RÉINVESTIE PAR LA MÉMOIRE NATIONALE

Le mouvement de réinvestissement de la zone-frontière carélienne par la mémoire nationale finlandaise s'appuie sur deux éléments principaux : l'ancrage de la Carélie dans la grande narration nationale d'une part, et le fort investissement symbolique qui fait de Viipuri — aujourd'hui Vyborg — l'objet de ce qui nous apparaît comme une forme de pèlerinage national.

Le diptyque carélien dans la grande narration nationale : carélianisme et guerres finno-soviétiques

La « grande narration » est la traduction d'un terme consacré en finnois, *suurkertomus*, qui renvoie à tout l'arrière-fond historique dans lequel la nation se situe, et qui fait l'objet d'un apprentissage dès

⁴ Les déplacés sont ces habitants qui, au nombre de 436 000 environ, ont dû quitter les régions finlandaises cédées par la Finlande à l'URSS en 1944. Il s'agit de la traduction du terme *sirtoväki*.

l'école, ainsi que dans tous les milieux de socialisation primaire (Ahonen 2001, pp. 401-417). Or, la Carélie occupe dans cette narration une place centrale à double titre, puisque c'est autour du fond culturel carélien que s'est agrégé le romantisme national finlandais, avant que la région-frontière ne devienne le lieu principal des affrontements finno-soviétiques durant la Seconde Guerre mondiale.

Le renouveau du carélianisme

En Russie du Nord-Ouest, les premières fissures dans le mur blanc de l'orthoglossie (Besançon 1998) soviétique prennent la forme de rassemblements autour d'une langue ou d'une culture, au nom d'une nationalité. Avec la *perestroïka*, il devient possible d'organiser à nouveau les fêtes traditionnelles. Chaque fête, entourée d'un chapelet de conférences sur les problèmes liés au maintien de la culture et de la langue de la nationalité concernée, est l'occasion de créer des sociétés culturelles caréliennes, ingriennes, finlandaises ou vepses⁵. Celles-ci représentent des nationalités numériquement faibles et en déclin prononcé, dont le tiers ou la moitié seulement des membres parle couramment une langue autre que le russe (Davydova 2003, p. 64 ; Klementiev 1996, p. 46)⁶. Cette proportion est en baisse constante, et les emprunts au russe sont fréquents dans des langues qui n'ont plus la force de se moderniser. C'est le but linguistique des associations apparues entre 1987 et 1991 que de donner à ces dialectes un statut de langue : publication de journaux (*Oma mua* en carélien, *Kodima* en

⁵ Les Vepses constituent une population fennique, de religion orthodoxe, vivant en majorité en République de Carélie, mais également dans les autres entités administratives de la Russie du Nord-Ouest. Leur langue, proche du finnois, parlée aujourd'hui par 12 000 locuteurs environ, compte parmi les langues menacées d'extinction d'après l'UNESCO (Birine 1996, p. 29).

⁶ Le recensement de 1997 en République de Carélie, présenté par Olga Davydova, répartit la population de la manière suivante : les Russes représentent 73,6 % de la population totale (soit 572 000 personnes, contre 581 571 en 1989), les Caréliens 10 % (90 000, 78 929 en 1989), les Biélorusses 7 % (52 000, 55 350 en 1989), les Ukrainiens 3,6 % (24 000, 28 242 en 1989), les Finlandais 3 % (22 000, 18 420 en 1989), les Vepses 0,8 % (6 000, 5 954 en 1989). Les pourcentages pour l'année 1989 sont donnés par Evgeni Klementiev.

vepse, *Karjalan Sanomat*⁷, *Carelia*, *Kipinä* et *Vienan Viesti*, *Verso-lehti* en finnois), revues, livres, programmes télévisés, radiophoniques, en ingrien, en vepse, en carélien. À Petrozavodsk, la capitale de la république de Carélie, on ouvre des centres linguistiques et même une université finno-ougrienne.

Dans le même temps, des tendances extrémistes se manifestent, en particulier lors du Congrès des Caréliens, Finlandais et Vepses de Petrozavodsk, fin 1992, où les congressistes sont rejoints par des représentants caréliens de Finlande, et de Tver, au nord-ouest de Moscou (Birine 1996, p. 35). Il est alors question de remettre en cause le statut de la République de Carélie : autonomie dans le cadre de la république de Finlande réclamée par le Mouvement carélien de Grigoriev, rattachement direct à la République fédérée de Russie, ou, au contraire, indépendance, aucune de ces modalités ne trouve de soutien suffisant. Trop faibles numériquement, trop dispersés, les groupements de solidarité nationale ne peuvent conquérir les positions politiques dominantes au sein de la république et se voient progressivement écartés des luttes électorales.

De façon générale, les autorités de la République de Carélie se montrent néanmoins conciliantes. Les activités des centres linguistiques et les manifestations culturelles sont encouragées. La double signalisation, en russe et en carélien, se généralise, et le carélien se voit reconnaître langue officielle par la Constitution de la république. En fait, les intérêts des autorités et ceux du milieu associatif national coïncident. La Carélie bâtit toute sa stratégie de développement économique et social sur la proximité de la frontière. Pour cette république autonome dont la production industrielle est totalement dépendante de l'exploitation du bois, capter les flux commerciaux et d'investissements en provenance de la Finlande afin de diversifier les fondements de son économie revêt un caractère vital. Or, pour séduire les entrepreneurs, les touristes et les hauts-fonctionnaires finlandais,

⁷ *Karjalan Sanomat*, anciennement *Neuvosto-Karjala*, journal de propagande à destination de la Finlande. La Carélie soviétique, République finno-carélienne jusqu'en 1956, qui aurait dû englober la totalité de la Finlande en 1940, demeure un important centre de propagande à destination de la Finlande bien après la fin de la Seconde Guerre mondiale, jusqu'à la *perestroïka*.

les autorités de la république n'hésitent pas à jouer sur le sentiment d'un continuum culturel transfrontalier.

Le terme de *carélianisme* a été en premier lieu utilisé pour désigner la propension du mouvement fennomane à ériger la culture carélienne en référent majeur de la culture finnoise. Il sert donc avant tout à caractériser l'attitude des intellectuels finlandais de la période romantique, à partir de la publication du *Kalevala*, jusqu'aux années 1930. Le carélianisme réhabilite les Caréliens, traditionnellement déconsidérés par les autres finlandais, en leur attribuant la culture porteuse de l'âme nationale. Mouvement herdérien par lequel un groupe dénigré pour sa rusticité, son archaïsme, est soudainement porté aux nues comme gardien du *Volksgeist*.

Aujourd'hui, le carélianisme n'est plus tant un mouvement intellectuel qu'une sorte de vogue : route des bardes, circuits sur les traces du *Kalevala*, multiples sont les formules proposées aux touristes finlandais pour renouer avec le fond primitif de la culture nationale. Évidemment, la culture finno-ougrienne telle qu'elle est présentée alors repose sur une série d'aspects artificiels, mais ce qui importe, c'est le recyclage que l'on fait de ces identités, et le carélianisme représente pour la république une ressource importante en termes d'image, comme l'atteste une simple visite sur ses principaux sites Internet officiels⁸.

La Carélie, grand mémorial de la Nation en armes

Un second moment ancre la Carélie dans le *suurkertomus* national : les guerres d'Hiver et de Continuation. En effet, durant ces deux conflits, marqués par de longues phases de guerre de positions, la frontière finno-soviétique, devenue front, se mua en un champ de bataille que foulèrent la quasi-totalité des Finlandais mobilisés. Avec l'ouverture de la frontière, il est désormais possible aux anciens com-

⁸ Consulter par exemple <http://www.karelia.ru>, <http://www.onego.ru>, ou encore <http://www.gov.karelia.ru> (consultés le 15 juillet 2005). Au 17 juin 2004, ce dernier site, gouvernemental, présentait dans ses actualités le *Kalevala*, l'épopée des Finnois.

battants de se rendre sur les lieux où ils livrèrent bataille⁹. Il est également possible de rapatrier les dépouilles des soldats tués sur le front, processus qui n'a été amorcé qu'en 1993 et qui s'est amplifié durant les dernières années. En juin 2004, en présence du Premier ministre Matti Vanhanen, 46 corps ont été inhumés au cimetière militaire du centre-ville de Lappeenranta (Kantola 2004, pp. 1-2). Ce cimetière représente d'ailleurs un cas d'étude intéressant, dans la mesure où il est situé dans la capitale actuelle de la Carélie finlandaise, qui a eu pour vocation de se développer en un centre de substitution au tissu urbain de la Carélie cédée. Ce qui est remarquable dans ce mémorial, c'est l'omniprésence des symboles caréliens, dans un lieu où on s'attendrait plutôt à la glorification de l'union nationale. En effet, *Talvisota* et *Jatkosota* figurent traditionnellement un point de fusion, de soudure, censé solidariser tous les corps sociaux de la Nation. Dans les représentations littéraires, cinématographiques ou artistiques, une attention particulière est portée à la participation de « l'arrière » à l'effort de guerre, comme l'atteste la statue à la mémoire des *Lottas*, située non loin du cimetière militaire. Le lien entre « front domestique » et front militaire est permanent¹⁰.

Au centre du mémorial trône une gigantesque statue féminine qui porte à bras-le-corps une frêle silhouette masculine. Une plaque précise le sens de cette allégorie : « Le monument "Mère Carélie" porte témoignage de reconnaissance aux Caréliens morts au champ

⁹ Le site *Muistomerkki* recense près de 80 monuments ou sépultures de soldats finlandais en ex-Union soviétique, dont l'immense majorité se situe en Carélie, et particulièrement sur l'isthme ou à proximité du lac Ladoga. <http://www.sotavainajat.net/perussivut/sivut/muistomerkki.htm#kannaskh>.

Tous les monuments ont été construits après 1991.

¹⁰ Ce lien apparaît dans l'œuvre littéraire principale traitant des guerres finno-soviétiques, *Tuntematon sotilas* (Le soldat inconnu), de Väinö Linna, ainsi que dans son adaptation cinématographique par Edvin Laine (*Tuntematon sotilas*, Finnkino Oy, 1955). Plus récemment, *Rukajärven tie* (Le chemin de Rukajärvi), d'Olli Saarela, reprend, dans une moindre mesure, cette problématique (*Rukajärven tie*, Matila & Röhr Productions, 1999). La statue aux *Lottas*, volontaires féminines occupant souvent des fonctions d'infirmières ou chargées de la logistique pendant la Seconde Guerre mondiale, a d'ailleurs été érigée par les « frères d'armes » (*aseveljet*), c'est-à-dire les soldats partis au front.

d'honneur, enterrés dans leur pays natal en 1939-1944 ou disparus et bénis. Ils donnèrent le plus cher de tous les sacrifices, leur vie. Que leur mémoire soit honorée pour toujours »¹¹. Mère Carélie porte l'un de ses enfants qui a offert son sacrifice pour sa liberté. Sur une autre plaque apparaît le blason de la Carélie, l'épée et le sabre entrechoqués, comme en signature aux remerciements adressés au nom du peuple carélien. Une autre statue encore représente un couple de paysans des régions cédées à l'URSS, qui se différencient par leurs costumes des paysans du reste de la Finlande. Seule une petite plaque, qui passe inaperçue au milieu des imposantes statues qui la cernent, porte la mention *Suomen Valtio*, « État finlandais ». Ainsi, l'un des plus grands mémoriaux du pays scelle l'association des guerres de 1939-1944 et de la Carélie.

Les pierres de la cité : le pèlerinage national à Viipuri

Dans l'ouvrage fondateur sur la mémoire collective de Maurice Halbwachs, plusieurs pages sont consacrées à l'architecture urbaine, porteuse de repères spatiaux, auxquels la mémoire s'accroche (Halbwachs 1997)¹². La morphologie d'une ville est toujours en mouvement, et lorsque tel agencement de rues disparaît, ceux qui les fréquentaient régulièrement sentent s'effacer avec elles une partie d'eux-mêmes. C'est peut-être pour que la Viipuri finlandaise ne disparaisse pas tout à fait que, le 9 août 2003, *Helsingin Sanomat* a publié une série d'articles sur le thème « Et si la Carélie était encore finlandaise... » (Tukkimäki 2003, p. 6)¹³. De manière imagée, cette ville

¹¹ « *Karjalaan jääneiden sankarivainajien muistolle Äiti Karjala-muistomerkki kertoo luovutetuille kotiseuduilleen 1939-1944 haudatuista tai kadonneina siunatuista karjalaisista sankarivainajista. He antoivat isänmaalle kalleimman uhrin, henkensä. Ikuisesti kunnioitettu olkoon heidän muistonsa* ».

¹² Cette partie trouve son inspiration dans l'ouverture du chapitre V, « La mémoire collective et l'espace » de l'ouvrage *La mémoire collective* (Halbwachs 1997), pp. 193-209.

¹³ Une carte-fiction, « *Jos Viipuri kuului Suomeen* » (Si Viipuri appartenait à la Finlande), illustre les propos des journalistes : c'est la frontière d'avant 1939 qui est tracée, avec une ville de Viipuri bénéficiant d'un aéro-

conjugue trois symboles significatifs dans la grammaire nationale finlandaise : au passé, son image est celle d'une projection idéalisée d'une Finlande multiculturelle ; au présent, elle figure les ravages du soviétisme et les difficultés du post-communisme ; au futur, elle cristallise les espérances d'un nouvel équilibre des relations finno-russes.

Passé : projection idéalisée d'une Finlande multiculturelle

Lieu de mémoire finlandais, Vyborg l'est assurément. Deuxième ville de Finlande après Helsinki durant l'entre-deux-guerres, avec 86 000 habitants (Fingerroos 2004, p. 122), le souvenir du Viipuri de cette époque renvoie des images qui s'écartent nettement de celles reflétées par le reste de la Carélie. La Carélie est traditionnellement associée à la notion de *rajamaa*, ou de noyau primitif de la culture nationale. À l'inverse, le nom de Viipuri évoque, comme nous avons pu le constater lors d'entretiens menés auprès de guides touristiques ou de membres d'associations engagées dans la restauration de la ville, à la fois une croissance urbaine, un patrimoine architectural et un multiculturalisme uniques en Finlande.

Croissance urbaine et patrimoine architectural sont intimement liés. Les phases successives du développement de la ville y ont superposé des couches architecturales variées : couche médiévale avec *Viipurin linna*, forteresse construite avant la ville elle-même, en 1293, strate Renaissance avec la Tour ronde, bâtie en 1547-1550 pour protéger une des portes de la cité, sédiments pétersbourgeois, puis romantiques nationaux, et enfin couche fonctionnaliste avec, entre autres, la bibliothèque d'Alvar Aalto. Cette diversité architecturale n'existe nulle part en Finlande actuellement. C'est pourquoi la cité de Viipuri, entre les

port international, d'un grand port en eaux profondes et de connections routières primordiales. L'épine dorsale du réseau de transports et communications serait alors l'axe Helsinki-Viipuri-Saint-Pétersbourg, avec Viipuri comme point central. Les villes de Tampere et Turku n'auraient pas connu un tel développement, et « partenaire de Saint-Pétersbourg, Viipuri serait la deuxième plus grande ville de Finlande : un centre économique et culturel ». Notons que plusieurs historiens apportent leur crédit scientifique à cette fiction.

deux guerres, a fait l'objet d'un intérêt démesuré, pratiquement d'un mythe. Au musée de Carélie du Sud, à Lappeenranta, il est possible d'admirer une immense maquette de Viipuri en 1939. Réalisée par Juha Lankinen, le fils d'un architecte finlandais ayant dessiné les plans de plusieurs bâtiments de la ville, et lui-même architecte, elle draine chaque année des dizaines de milliers de visiteurs. La présentation de la cité sous la forme d'un modèle réduit permet de prendre la mesure de son développement : les bâtiments apparus dans les années de l'entre-deux-guerres occupent l'espace, et donnent d'emblée de la phase d'expansion maximale la date exacte. Les tentatives pour répertorier de façon systématique toutes les constructions finlandaises ne manquent pas. Dans un guide touristique sur la Carélie, est présentée l'une des tentatives les plus abouties : sur trente pages, Markus Lehtipuu présente les photographies de chacun des bâtiments dont il a pu identifier l'origine finlandaise, avant et après la Seconde Guerre mondiale, accompagnées du nom de l'architecte, des dates de construction et de commentaires fournis (Lehtipuu 2002, pp. 128-157).

« En 1939, Viipuri était la deuxième plus grande agglomération de Finlande et, pour des raisons historiques, la plus multilingue et la plus internationale » (Fingerroos 2004, p. 122). 90 % des habitants de Viipuri parlaient finnois, mais chaque groupe minoritaire, qu'il s'agisse des germanophones, des svécophones ou des russophones, possédait sa propre église (Gardberg & Welin 1996, p. 10, *passim* ; Thuneberg 1993, p. 129) et bénéficiait d'une certaine reconnaissance. La première gazette à parution régulière de la ville, le *Wiburgs Wochenblatt*, imprimée à partir de 1823, est germanophone. Il faut attendre dix ans avant que n'apparaisse la première gazette en finnois, le *Sanan Saattaja Viipurista*. La langue française est également présente dans le substrat culturel représenté par Vyborg, du fait de la présence dans la ville et ses alentours d'une haute aristocratie impériale, francophile comme le voulait la tradition russe¹⁴. Parmi les dix entretiens menés

¹⁴ Dans le chef-d'œuvre d'Aki Kaurismäki, *Mies vailla menneisyyttä*, (L'homme sans passé, 2002), couronné par la Palme d'or à Cannes en 2003, une chanson mélancolique est entonnée à plusieurs reprises, « *Muistatko Monrepos 'n ?* » (Te souviens-tu de Monrepos ?). Dans cette chanson, célèbre en Finlande, on loue la beauté et l'atmosphère romantique du parc Monrepos, qui s'étend sur les hauteurs de Vyborg. Il apparaît, de manière intéressante,

sur le sujet, à la question « que symbolise pour vous Vyborg ? », il n'est pas une seule personne interrogée qui n'ait donné la réponse « le multiculturalisme ». Les deux chercheurs Risto Alapuro et Markku Kangaspuro sont même allés jusqu'à expliquer que Vyborg présente une sorte d'effet miroir, par lequel elle devient le modèle à suivre pour la Finlande actuelle en matière de cohabitation de communautés linguistiques, religieuses ou culturelles différentes. Le nombre d'étrangers en Finlande a quintuplé en l'espace d'une décennie, passant de 20 000 à 103 000 entre 1990 et 2002. Si la Finlande demeure l'un des pays européens à compter la plus petite proportion de résidents non-nationaux (2,1 % de la population totale environ), l'évolution suivie n'en demeure pas moins synonyme d'une modification profonde de la structure de sa population. Markku Kangaspuro, directeur d'*Idäntutkimus*, revue finlandaise sur l'Europe post-communiste, a publié un éditorial présentant cette transition, post-guerre froide, d'un pays d'émigration, tourné vers la Suède jusque dans les années 1970, à une société d'immigration, essentiellement en provenance de Russie et d'Estonie (Kangaspuro 2003b, pp. 1-2)¹⁵. Il expose, dans l'entretien qu'il nous a accordé, son analyse : finalement, la mémoire d'une Viipuri multiculturelle émerge comme une réponse au besoin de repères pour s'avancer sur la voie du multiculturalisme. De manière générale, « la Viipuri de l'entre-deux-guerres symbolise peut-être ce qui

que Viipuri est, dans la culture finlandaise, indéfectiblement liée à la problématique de la mémoire, de l'oubli et de la nostalgie.

¹⁵ L'éditorial de Markku Kangaspuro présente également un aspect militant. Il revient en effet longuement sur les différentes vagues d'émigration finlandaise, depuis celle des années 1870-1929 qui draina environ 389 000 Finlandais vers l'Amérique du Nord, jusqu'à la Grande Migration vers la Suède dans les années 1950-60, à laquelle prirent part environ 550 000 Finlandais (en 2001, il restait 193 000 citoyens finlandais et 250 000 personnes issues de l'immigration finlandaise en Suède). Entre temps, il faut signaler qu'en Russie même vivaient 150 000 Finlandais en 1899. En mettant ces chiffres en relation avec les 103 000 étrangers, dont 24 000 citoyens russes, et les 50 000 russophones, Markku Kangaspuro veut montrer une certaine disproportion, qui incite à relativiser l'afflux migratoire que connaît la Finlande actuellement.

manque à la Finlande aujourd'hui : un patrimoine architectural et le multiculturalisme »¹⁶.

Présent : menaces et ravages du post-soviétisme

Cette symbolique appelle d'autres symboles encore. En effet, chaque année, Vyborg est le but de 700 000 visites en provenance de la Finlande (Konttinen 2002). Les Finlandais qui s'y rendent ont en tête les photographies de l'entre-deux-guerres, montrant des rues propres bordées de maisons cossues, où se bousculent tramways, automobiles décapotables et gentilshommes en costume noir, mais ils découvrent une ville-frontière de la Russie post-soviétique. Vyborg présente en effet les caractéristiques d'une économie locale en transition : d'une part, les pratiques de survie, tolérées parce qu'incontournables durant les premières années des restructurations, rendent infertiles et incertains les investissements étrangers ; d'autre part, l'épaisseur institutionnelle n'est pas suffisante pour que soient élaborés de nouveaux repères, nécessaires au guidage de l'intervention extérieure. Les instruments statistiques officiels permettant d'apprécier la criminalité dans la ville ne sont ni faciles d'accès ni d'une fiabilité indiscutable. Par conséquent, il est délicat de porter un regard impartial sur les problèmes de criminalité à Vyborg. Ce qui paraît plus aisé, et probablement aussi plus intéressant, c'est d'étudier brièvement le discours finlandais sur le sujet.

À l'hiver 2002-2003, toutes les compagnies de voyage finlandaises décrètent un *boycott* à l'encontre de l'agglomération de Vyborg. Elles entendent montrer leur incapacité à assurer la sécurité des touristes qu'elles transportent, à cause du climat criminel qui règne dans la ville. Selon Peter Holst, directeur de la société *Lähialuematkat*, qui se charge de l'obtention des visas touristiques et organise des voyages de groupe dans les régions russes proches de la frontière (*lähialue* veut dire « région proche »), il s'agit de la seule solution pour faire comprendre aux autorités de la ville et aux forces de l'ordre locales qu'une plus grande rigueur dans la protection des flux de touristes est exi-

¹⁶ Entretien avec Markku Kangaspuro, 25 mai 2004 ; l'entretien avec Risto Alapuro, le 27 mai 2004, fut, sur le sujet, très proche.

gée¹⁷. Le *boycott*, bien suivi, a permis d'obtenir d'importantes garanties de sécurité, comme une présence permanente de la *militsiya* sur la place du marché, lieu de rassemblement des groupes de touristes, ainsi que sur d'autres lieux de visite.

Cependant, les touristes ne sont pas les victimes esseulées de la criminalité. Les responsables finlandais des différents projets de réhabilitation architecturale ou culturelle déplorent eux aussi le manque de sécurité dans Vyborg (Kosonen 2001, *passim*). Le phénomène, qui touche même les collectifs de restauration, découle, selon Juha Lankinen, du fait que la société civile ne semble encore ni assez développée ni assez concernée par les projets que propose la partie finlandaise. Par exemple, en tant qu'architecte supervisant la rénovation du parc Monrepos, il explique comment celle-ci traîne en longueur, du fait des résistances de la lourde administration locale et de l'inorganisation de ses partenaires russes¹⁸. Il n'y a pas que le parc Monrepos qui soit ainsi hanté par des chantiers de rénovation laissés à l'abandon ; les orbes décrépits d'immeubles en friche bordent jusqu'aux plus larges boulevards du centre-ville. Sur leurs murs, des constellations d'impacts de balles témoignent que certains bâtiments sont inoccupés depuis l'entrée de l'Armée rouge dans la ville, il y a une soixantaine d'années. Cet immobilisme des façades contraste avec les mouvements financiers dont elles font l'objet depuis la fin de l'URSS, sous l'influence de spéculateurs qui rachètent à bas prix, gonflent les prix puis revendent¹⁹. L'image du Vyborg actuel, au présent, figure les incertitudes du post-soviétisme, et cristallise également une forme nouvelle, post-guerre froide, de haine du Russe, comme l'a montré Helena Jerman à partir des documentaires finlandais réalisés sur le sujet (Jerman 2004, pp. 79-88)²⁰.

¹⁷ Entretien avec Peter Holst, 20 mai 2004.

¹⁸ Entretien avec Juha Lankinen, 26 mai 2004.

¹⁹ Ce mouvement de spéculation nous a été décrit lors d'un entretien avec une employée permanente de *Viipuri-keskus*, habitante de Vyborg.

²⁰ Helena Jerman rapporte notamment l'interview, dans le cadre d'un documentaire intitulé *Silminnäkijä : Viipurin valtaajat* (Témoin oculaire : les conquérants de Viipuri), d'un petit contrebandier finlandais vivant à Vyborg et reproduisant dans son discours les stéréotypes russophobes qui ont cours en Finlande (Jerman 2004, p. 84).

Futur : Vyborg symbole du nouvel équilibre des relations finno-russes

Malgré ces antagonismes, qui ne reposent parfois que sur la force tranquille du préjugé, les projets finlandais commencent à rencontrer un écho favorable côté russe. Cette concordance d'intérêts s'exprime dans le rôle croissant assumé par *Viipuri-keskus*, association finno-russe qui reçoit un financement européen dans le cadre du programme Interreg-III (Pronine 2003, pp. 1-7)²¹. D'un point de vue pratique, cette association sert d'interface entre la Finlande et la municipalité de Vyborg dans les domaines économique, touristique, administratif et culturel. Les voyages à thème qu'elle organise favorisent un échange inter-culturel, une confrontation de points de vue sur l'histoire de la ville. L'intérêt porté par les Finlandais à Vyborg suscite la curiosité et l'initiative locales, et le nombre croissant de Russes qui prennent part aux activités du centre lui donne sa raison d'être. Ce type de structures transfrontalières est actuellement en expansion : d'ici 2005, *Viipuri-keskus* devrait opérer à la fois à Vyborg, Helsinki et Sortavala.

Si nous cherchons à déceler dans les discours produits par les acteurs transfrontaliers des formes d'hybridation, un rapprochement des discours, nous en trouvons la trace dans une association comme *Viipuri-keskus*, et, plus généralement, auprès de toutes les associations qui fonctionnent dans le cadre de projets européens, que ce soit les programmes TACIS ou les fonds Interreg. Cette observation est somme toute logique, si l'on pense la société civile comme « espace de médiation autonome entre l'État et la sphère privée » (Le Huérou & Rousselet 1999), les financements européens constituant la meilleure garantie de l'autonomie vis-à-vis de l'État, russe ou finlandais. Ainsi, c'est le processus de régionalisation qui oriente le changement de signification de la frontière vers une convergence des référentiels. En cela, on peut affirmer que la régionalisation dans le cadre de l'UE

²¹ En fait, les fonds Interreg-III sont d'abord versés à *Karjalan Liitto*, l'association finlandaise qui a pour but de maintenir et de promouvoir la culture carélienne, avant d'être ensuite transférés vers *Viipuri-keskus*, une association d'un pays non-membre de l'UE ne pouvant recevoir ce type de financements.

constitue, même aux portes de l'espace post-soviétique, la véritable colonne vertébrale de la société civile transfrontalière en gestation.

Les échanges historiographiques jouent un rôle particulièrement significatif dans ces rapprochements transfrontaliers. À Viipuri se côtoient des plaques commémorant les soldats finlandais tués pour la défense de la ville et les monuments à la mémoire des héros de la « Grande Guerre patriotique », dont la mythification avait régénéré la puissance de Staline. Certes, les associations d'anciens de l'Armée rouge protestent encore énergiquement lorsque leur statut de héros est remis en cause par les recherches historiques finlandaises (Laine & Ylikangas 2002, p. 141)²². Officiellement, la Grande Guerre patriotique ne commence qu'en 1941, et les combattants soviétiques tombés au front en 1939-1940 ne sont jamais cités sur les mémoriaux (Laine & Ylikangas 2002, p. 140). La gloire des soldats de l'Armée rouge défendant la patrie du socialisme inonde encore l'espace public, tandis que la composante historique du référentiel des acteurs russes transfrontaliers est encore saturée de préjugés idéologiques façonnés par la propagande soviétique. Ainsi, le discours sur l'histoire de Vyborg, même celui de Russes vivant du tourisme transfrontalier, est souvent négatif : « Les Finlandais viennent ici pour pleurer », dit-on souvent²³. Cependant, une évolution a lieu : plutôt que de dire : « Nous n'avons fait que reprendre ce qui nous appartenait » (justification par l'antériorité, « Vyborg, une vieille ville russe »), comme à l'époque soviétique, le discours russe actuel est plutôt : « Nous sommes fiers d'habiter une vieille ville médiévale finlandaise, mais, de toute façon, lorsque nous sommes arrivés, il n'y avait personne »²⁴. Toujours est-il

²² Antti Laine rapporte que le consulat de Finlande à Petrozavodsk s'est vu adresser une protestation à l'été 1999, après la parution d'études finlandaises sur l'exécution de civils finlandais par les partisans durant la guerre de Continuation.

²³ C'est ce que nous explique Michel, un guide russe finnophone, svécophone et même francophone, lors d'une visite de la ville, le 3 juin 2004.

²⁴ La justification par l'antériorité est le mécanisme principal du discours officiel soviétique, décrit dans l'article d'Antti Laine, « Finland and Contribution of Germany » (Laine & Ylikangas 2002, pp. 131-151). Quant à la vision historique russe, nos interlocuteurs finlandais font systématiquement référence à un ouvrage, que nous n'avons pu retrouver, dont le titre serait *Vyborg, une vieille ville russe*. Concernant la justification du type « terre

que, de manière probablement exceptionnelle dans la Russie post-soviétique, la ville abrite plusieurs mémoriaux, érigés durant la dernière décennie, à la mémoire de soldats ayant combattu les forces soviétiques, mais aussi de nombreuses plaques, en finnois et en russe, indiquant l'emplacement d'anciens bâtiments d'importance à l'époque finlandaise.

LA MÉMOIRE ÉVACUÉE : FORMATION ET RÉSURGENCE D'UNE MÉMOIRE COLLECTIVE

Par convention, toute étude sur la Carélie se doit d'être introduite par un avertissement sur la multiplicité des définitions auxquelles l'appellation renvoie (Kangaspuro 2003a, pp. 1-2). Parmi tous les cli-vages explorés, celui entre Viipuri, le centre urbain de la région, et la campagne carélienne, compte parmi les plus tranchés. Si Viipuri est demeurée un symbole national, c'est qu'elle a sans cesse été décrite comme une concurrente potentielle de Helsinki, proche de la mégapole pétersbourgeoise. Elle fait donc partie du patrimoine national, non de celui d'un groupe social particulier. Ce que nous appelons « mémoire des déplacés » est, à l'inverse, la mémoire collective d'un segment de la Nation finlandaise, que la fin de la guerre froide, après une période d'exclusion, a contribué à renforcer.

Tarja Raininen-Siiskonen a pu conduire une étude complète concernant la manière dont le processus d'acculturation des déplacés de Carélie s'est déroulé, des lendemains de la guerre à la fin des années 1990. Sa perspective sur ce processus est symbolisée par le titre de son ouvrage, *Vieraana omalla maalla* (Étranger sur sa propre terre) (Raininen-Siiskonen 1999)²⁵. Son sens est double : l'évacué qui

vierge », nous en avons eu la manifestation lors d'un entretien avec Olga Kareva, directrice du service des relations internationales de la municipalité de Vyborg, Vyborg, 3 juin 2004.

²⁵ Le terme *déplacés* est la traduction de *siirtoväki*, terme choisi par l'auteur au détriment de quatre autres possibilités : *pakolaiset*, « réfugiés », renvoie depuis 1948 à un statut particulier défini par l'ONU : les réfugiés fuient leur pays en raison de persécutions d'ordre politique, religieux ou ethnique. Cette définition ne convient donc pas aux déplacés de Carélie, qui

arrive de Carélie est étranger sur ce qui devrait être sa propre terre, puisque, finlandais, il continue de vivre en Finlande, mais ne comprend pourtant pas la langue dans son nouveau lieu de vie et doit progressivement abandonner ses rites (avant 1991). Étranger sur sa propre terre, l'évacué l'est encore lorsque, profitant de l'ouverture de la frontière finno-russe, il se rend sur ce qui est son ancien lieu de vie, en quelque sorte son propre lieu de mémoire (après 1991).

Avant 1991 : le silence des déplacés

D'une certaine manière, nous pourrions nommer ces déplacés, « réévacués », dans la mesure où ils subissent en fait non pas une, mais deux évacuations. Dès l'attaque lancée par l'Union soviétique, au début de l'hiver 1939-1940, un premier flux emporte 430 300 personnes, soit 12 % de la population totale, du front carélien à l'arrière (Raninen-Siiskonen 1999, p. 15). Cette première évacuation est suivie d'une réinstallation rapide *in situ* à l'été 1941, lorsque l'armée finlandaise, cette fois alliée militaire de l'Allemagne nazie, reconquiert les territoires cédés. À l'issue de la guerre de Continuation, lorsqu'il s'avère que l'armée finlandaise ne peut repousser la contre-offensive soviétique, il faut évacuer de nouveau, cette fois de façon définitive, la totalité de la population finlandaise de Carélie.

Afin d'éviter un chaos général, les autorités finlandaises adoptent un plan de réimplantation original, suivant lequel les habitants de chaque village ou ville de Carélie doivent être réinstallés dans un environnement aussi proche que possible de celui qu'ils abandonnent. On essaie de prévenir ainsi au mieux toute crise identitaire due à la perte de repères topographiques ou spatiaux. Les habitants des villes

sont simplement déplacés dans le même pays. Le terme *siirtolaiset*, « migrants », n'est pas assez précis et ne comporte pas la notion de contrainte qui pèse sur les déplacés. *Evakot*, dérivé d'un terme suédois, est devenu trop péjorativement connoté, tandis que *siirtokarjalaiset*, « les Caréliens déplacés », est trop restrictif, puisque la population en question ne compte pas que des Caréliens. *Siirtoväki* permet au contraire de couvrir les populations de toutes les régions cédées, y compris Petsamo et Salla (5 430 déplacés), Hanko (5 000) et Porkkala (7 930) (Raninen-Siiskonen 1999, pp. 23-26).

sont évacués vers des centres urbains de taille correspondante, de Viipuri à Helsinki, ou de Johannes à Turku par exemple (Raninen-Siiskonen 1999, p. 16). Les familles issues de la campagne sont évacuées vers un milieu naturel équivalent : les habitants de la Carélie du Nord cédée sont orientés vers la Carélie du Nord finlandaise, les habitants des rivages du lac Ladoga vers les rivages du golfe de Bothnie. L'État finlandais cherche ainsi à assurer une intégration en souplesse des déplacés.

Silence, tel est le mot qui évoque le mieux la situation des déplacés de Carélie en Finlande dans l'après-guerre, et jusqu'en 1991. « Silence ! », c'est l'ordre donné dans le cadre de la ligne Paasikivi-Kekkonen — la politique d'amitié avec l'Union soviétique — aux associations politiques qui militent pour la restitution de la Carélie à la Finlande. *Karjalan kysymys*, la question carélienne, devient un terme tabou, qu'aucun homme politique n'est autorisé à aborder. *Silence* est également le maître mot pour décrire le processus d'intégration des réfugiés de Carélie au reste de la population finlandaise. Un problème de communication émerge lorsque les déplacés se rendent compte combien leurs dialectes sont éloignés du finnois, et incompréhensibles pour beaucoup de leurs compatriotes. Les différences linguistiques, qu'elles reposent sur des variations dialectales pour les dérivés du finnois qui ont cours sur l'isthme, ou qu'elles séparent nettement le finnois d'une autre langue à part entière, en l'occurrence le carélien, renforcent les préjugés auxquels se heurtent les déplacés. Ceux qui arrivent encore enfants en Finlande sont punis à l'école pour l'usage de leurs dialectes. Leurs récits aujourd'hui font état des difficultés de l'accueil, dans un premier temps, au sein de familles qu'ils ne comprennent pas, alors qu'ils pensaient retrouver en Finlande une communauté de langue.

Malgré le carélianisme et la mise en valeur des traditions populaires caréliennes, les Caréliens font encore l'objet de lourds stéréotypes. Les écrits de Zacharias Topelius sur les caractères des huit principales provinces finlandaises, consignés dans *Maamme kirja* (1845), n'ont, dans l'immédiat après-guerre, rien perdu de leur influence. Dans les livres scolaires de géographie, on apprend encore que les habitants du Häme sont lents et que les Ostrobothniens sont orgueilleux. L'image, officielle dans la mesure où elle fait alors l'objet d'un apprentissage systématique durant la scolarité, du Carélien,

heureux et vif, mais enfantin, joue un rôle dans l'accueil reçu par les déplacés (Paasi 1998, pp. 213-250)²⁶. Elle sert en tout cas de ressource essentialisatrice d'une ligne de démarcation sociale bien réelle. D'un côté de cette ligne, des personnes déplacées qui arrivent dans leurs nouveaux lieux d'habitation avec peu de biens. De l'autre, les populations locales qui appliquent aux déplacés les stéréotypes sur les Caréliens enseignés dans le système éducatif finlandais (Aho 1994 ; Moisio & Harle 2000, pp. 109 et suiv.)²⁷. De plus, la réinstallation se déroule dans une période de reconstruction appelée « travail sans fatigue » : en quelques années, 101 000 nouvelles fermes sortent de terre, dont la majorité destinée aux populations réfugiées. La jalousie envers les paysans caréliens qui reçoivent de nouveaux terrains pousse à la stigmatisation de ceux qu'on appelle *ryssät*, *reissumiehet* (vagabonds) ou encore gitans.

À la démarcation sociale se superpose une frontière religieuse, si l'on considère la minorité orthodoxe que comprend la population évacuée, environ 50 000 personnes. Depuis la formation d'une entité étatique finlandaise autonome, l'Église orthodoxe est perçue comme

²⁶ Il faut noter que, lors des entretiens que nous avons effectués, tous les interlocuteurs finlandais, exceptés les deux chercheurs, nous ont présenté ces stéréotypes comme des réalités ethno-culturelles, ce qui montre que les images fixées par Topelius sont, encore aujourd'hui, extrêmement prégnantes. Elles sont particulièrement vivaces en ce qui concerne les Caréliens.

²⁷ « Dans le roman d'Aho apparaît un Carélien glissant et visqueux du type Don Juan, du nom de Shemeikka (prénom utilisé généralement de manière agressive pour critiquer les Caréliens) », ainsi Sami Moisio et Vilho Harle présentent-ils *Juha*, ajoutant ailleurs qu'il s'agit là « d'un des textes les plus racistes de la littérature finlandaise ». Dans cette œuvre du début du siècle, le personnage carélien, Shemeikka, concentre tous les stéréotypes visant les Caréliens à l'époque. Mais il est avant tout séducteur, et il parvient à enlever Marja, une jeune fille mariée contre son gré au paisible mais vieux paysan Juha, puis à l'emprisonner dans son harem. Cette histoire a eu un écho considérable dans la société finlandaise et fait encore l'objet d'un vif intérêt : en 1999, Aki Kaurismäki, ne cherchant sans doute pas à reproduire les stéréotypes carélianophobes, a néanmoins réalisé une adaptation cinématographique du roman (*Juha*, Sputnik Oy, 1999). Il ne faut pas négliger l'impact qu'ont pu avoir ces stéréotypes anti-caréliens au moment de l'évacuation.

un symbole de l'Empire et des populations russes. Au moment de la déclaration d'indépendance, un débat houleux avait éclaté à propos du statut des deux Églises, luthérienne et orthodoxe : dans les parties septentrionales et occidentales de la Finlande, à forte tradition luthérienne, les Églises orthodoxes furent même, un temps, bannies. Finalement, la république, dès sa naissance, libère l'Église orthodoxe locale du patriarcat de Moscou, pour la lier au patriarcat œcuménique de Constantinople et la soustraire ainsi au contrôle politique russe. Cependant, au cours de l'entre-deux-guerres, la Carélie demeure pour les Finlandais un symbole résiduel de l'Empire tsariste, dans la mesure où la majorité (72 % exactement) des orthodoxes de Finlande, y vivent (Raninen-Siiskonen 1999, pp. 96-101, 176-182). L'après-guerre est encore dominé par des visions de ce type : lorsque les générations les plus jeunes de Caréliens se mêlent aux populations locales par les liens du mariage, c'est qu'ils ont préalablement renoncé à l'orthodoxie. Ainsi, de manière mécanique, une dynamique d'acculturation s'exerce pour absorber cette population, soudain coupée de tous ses repères, linguistiques, spatiaux et religieux. Ce processus provoque par réaction une prise de conscience, au sein des déplacés, de leurs spécificités culturelles, d'une identité de groupe. Le besoin se fait sentir d'une préservation de leur culture, mais également d'un entretien de la mémoire collective. Privés des référents spatiaux, des repères topographiques auxquels la mémoire pourrait s'accrocher, les déplacés compensent par une mémoire orale : ils se réunissent très régulièrement, en clubs de discussion, pour créer une sorte d'émulation narrative. Chacun raconte comment il vivait en Carélie avant l'évacuation. À partir des souvenirs personnels, de mémoires isolées, se forme une mémoire collective : comme dans l'orchestre étudié dans « La mémoire collective chez les musiciens » (Halbwachs 1939, pp. 136-165), il apparaît que tous les membres de ces clubs connaissent aussi bien la partition des autres, c'est-à-dire les aspects saillants des récits qu'on leur a fait de la vie en Carélie puis de l'évacuation, que la leur.

La mémoire collective se constitue dans une relation entre les souvenirs personnels et l'Histoire officielle. Or, les clubs de discussion entre déplacés constituent le lieu idéal pour cette confrontation : parmi les activités annexes figurent des colloques auxquels participent des historiens, mais également la publication de revues dans lesquelles

paraissent des articles d'histoire. Dans *Karjalan Liitto*, l'Union de la Carélie, fondé en 1940, qui rassemble aujourd'hui encore 500 associations et 160 000 membres, une répartition des groupes de discussion par paroisse d'origine a été choisie. Parmi les buts de l'association, celui de maintenir vivant chaque village, chaque ville, par la réunion fréquente de ses anciens habitants, est essentiel.

En étudiant les 21 récits sélectionnés par Tarja Raninen-Siiskonen, on observe une répétition de la structure narrative. À l'aune d'entretiens que nous avons menés de notre côté, il semble indubitable que l'agrégation d'une communauté d'évacués au sein de *Karjalan Liitto* a conduit à la formation d'un modèle collectif de récit de l'évacuation. Outre le rythme ternaire suivi par chacun des récits, du type « avant, pendant et après l'évacuation », avec une insistance particulière sur la première période, Tarja Raninen-Siiskonen note l'omniprésence du vocabulaire de la famille dans ces récits. Il est vrai que, pour beaucoup de déplacés, les souvenirs de la vie en Carélie sont des souvenirs d'enfance, c'est-à-dire qu'ils devraient être façonnés par le cadre social de famille, comme l'a montré Maurice Halbwachs (« Chapitre V : la mémoire collective de la famille », Halbwachs 1925, pp. 199-242). Or, il y a, dans le cas des déplacés, reconstruction de la mémoire dans le cadre de la communauté qu'ils forment. Par conséquent, cette communauté, qui se vit comme un groupe minoritaire sur une terre étrangère, s'affirme aussi comme une famille. Tarja Raninen-Siiskonen montre comment le thème de la tribu, *heimo*, constamment utilisé par les membres de la communauté, a vu son sens glisser progressivement (Raninen-Siiskonen 1999, pp. 222-223). Le terme était déjà utilisé au début du XIX^e siècle, mais dans un sens encore indéfini, qui en faisait alors un synonyme de *rotu*, la race, *kansa*, le peuple, et *kansakunta*, la nation. Dans les années 1840, Carl Von Haartman, cherchant à déterminer les origines des peuples finnois, distingue *rotu* et *heimo* des deux autres mots. Ce ne sont finalement que les déplacés qui vont faire évoluer le terme *heimo*, dès les années 1940-1950, vers un sens nettement différencié de celui de « race ». À partir de ces dates, le terme se rapproche du sens de « famille » par l'utilisation de dérivés formés à partir du champ sémantique des relations parentales : *heimoveljet* (frères de tribu), *heimosisaret* (sœurs de tribu)... *Cousins*, *cousines*, *frères*, *sœurs*, les termes varient pour caractériser les relations entre déplacés, mais restent toujours dans le champ sémantique

tique de la famille. Ensuite, la transmission même de la mémoire collective s'effectue sur un modèle inter-générationnel, avec pour règle le respect de la hiérarchie de l'âge et du sexe²⁸. Ainsi s'est constituée et se perpétue une mémoire collective des déplacés, avec ses référents, son vocabulaire communs.

Après 1991 : retour en Carélie plutôt que retour de la Carélie

L'une des premières révélations de l'après-guerre froide concernant la Carélie fut que, tout en imposant en public le silence sur la question carélienne, Urho Kekkonen soulevait régulièrement le débat en coulisses, lors de ses fréquentes entrevues avec Khrouchtchev puis Brejnev. Plus précisément, c'est de l'isthme de Carélie qu'il était alors question. Le reste de la Carélie cédée ne représentait déjà plus qu'un intérêt économique et stratégique limité, tandis que Vyborg demeurait une agglomération importante, en même temps qu'un port militaire à proximité de Leningrad. La révélation des vues de Kekkonen sur l'isthme fut l'élément déclencheur d'un débat de société qui, s'il est encore loin d'être clos, ne pencha cependant jamais en faveur du retour de la Carélie.

La frontière inamovible

Malgré les ouvertures faites par l'ambassadeur de la Fédération de Russie, Derjabin, voire par le président Eltsine lui-même, entre 1992 et 1994, concernant les régions cédées à l'URSS, la question carélienne ne fut jamais abordée de front par la diplomatie finlandaise.

²⁸ Dans une étude sur la composition et l'organisation de *Karjalan Liitto*, une série de sondages met en exergue la dimension centrale que revêt, aux yeux de la plupart des membres de l'association, la conservation de ce qu'ils appellent « l'esprit *sie-mie* », *sie* et *mie* signifiant « toi » et « moi » en dialecte carélien. Par cette expression, ce sont les habitudes sociales, mais également la « morale supérieure » carélienne qui sont désignées. Cet esprit, proche de l'esprit de famille, et qu'ils estiment être caractéristique de la culture carélienne, est la première réponse fournie à la question « Si vous vous reconnaissez vous-même comme carélien, comment se manifeste l'identité carélienne dans votre propre existence ? » (Karjalan Liitto 2002, p. 9).

Fidèles à la ligne Paasikivi-Kekkonen, et au principe d'intangibilité des frontières héritées de la Seconde Guerre mondiale, confirmé par la Charte d'Helsinki de 1975, les présidents successifs, y compris Martti Ahtisaari, pourtant né en Carélie, ont constamment refusé d'ouvrir la boîte de Pandore des négociations frontalières. Les rares noyaux qui militent pour le retour de la Carélie, comme *Suur-Suomi*²⁹ ou *Pro-Karelia*, sont ostracisés. À cet égard, le mode d'action privilégié par *ProKarelia* est éloquent : l'association cherche à s'exposer le moins possible aux critiques ou aux attaques venant de l'extérieur³⁰. Elle ne possède pas de bureau, ni de local, sa structure administrative est lâche, sans organigramme. Il s'agit en fait d'un groupe de pression typique, qui essaie de maintenir une opacité totale sur son mode de fonctionnement interne, pour se consacrer entièrement à la diffusion du message dont ses membres estiment avoir la responsabilité : « La restitution de la Carélie, réparation d'un crime commis par Staline, est la condition *sine qua non* au nouvel équilibre des relations finno-russes »³¹. Même lorsqu'on rencontre des membres actifs du mouvement, la répartition des fonctions demeure floue. Groupe de pression

²⁹ Le concept de *Suur-Suomi* (Grande Finlande) est un prolongement du carélianisme développé durant le XIX^e siècle et sur lequel le romantisme national finlandais a pris appui. Les porteurs du projet de *Suur-Suomi* sont avant tout ceux qui ont mené les « guerres des tribus » (*Heimosodat*) entre 1918 et 1922. Les partisans de l'uchronie grand-finlandaise considèrent alors le tracé de la frontière finno-russe comme illégitime en ce qu'il tranche dans le continuum ethnolinguistique finnois. La notion de *heimo* (tribu) est constamment mise en avant, pour invoquer la réunion des différents peuples fenniques sur un même territoire national. L'intervention de volontaires finlandais en Carélie et en Ingrie se donne pour objectif le secours aux « peuples de la tribu » (*heimokansat*) et le soutien aux soulèvements contre-révolutionnaires. Outre cette filiation, le mouvement semi-clandestin *Suur-Suomi* (Grande Finlande), formé en 1991, cultive également l'héritage de la mouvance finlandaise pro-hitlérienne des années 1930. S'appuyant sur le souvenir nostalgique de la Grande Finlande constituée durant la guerre de Continuation (1941-1944), *Suur-Suomi* revendique une Grande Finlande comprenant toute la Carélie, la péninsule de Kola et une partie de l'Estonie.

³⁰ Le haut responsable de *ProKarelia* que nous avons interviewé souhaite conserver l'anonymat.

³¹ Entretien avec *ProKarelia*, 31 mai 2004 ; également, les brochures *ProKarelia* (Valkonen & Saksi 2001, *passim* ; Reenpää, Valkonen, Saksi).

qui revendique des sympathisants dans les plus hautes sphères de la politique et de la haute fonction publique finlandaises, *ProKarelia* agit par le contact direct avec les centres de prise de décision, que ce soit les gouvernement, parlements, directions de partis ou encore les conseils d'administration des grandes sociétés.

Ce travail de l'ombre groupusculaire, même les employés permanents de la fédération des associations de déplacés, *Karjalan Liitto*, le rejettent. La rétrocession de la Carélie n'est pas une motivation pour militer dans les associations caréliennes en Finlande. Si la question est, pour les déplacés eux-mêmes, aujourd'hui close, c'est en grande partie à cause de l'ouverture de la frontière (Raninen-Siiskonen 1999, pp. 215-220).

Les Kotiseutumatkat ou le tourisme mémoriel

En effet, les flux touristiques finlandais en Carélie de Russie et sur l'isthme de Carélie présentent une forte composante mémorielle. Toute une partie des voyages entrepris dans ces régions sont en fait des *kotiseutumatkat*, c'est-à-dire des « voyages dans la région d'origine ». Ils consistent, pour les déplacés de Carélie et leurs familles, à retourner sur le lieu de vie quitté à l'issue de la guerre de Continuation. De courtes escapades de ce type ont eu lieu clandestinement durant toute la période de la guerre froide, mais la légalité retrouvée du franchissement de frontière a encouragé le mouvement dès l'extrême fin des années 1980³². En général, il s'agit effectivement d'un voyage familial, dont le but est avant tout la visite de la maison abandonnée en 1944. Les voyages par paroisses organisés par *Karjalan Liitto*, durant lesquels tous les anciens habitants d'un village y retournent ensemble, sont également très prisés. Lors d'entretiens avec

³² Peter Holst nous explique par exemple que c'est de cette manière, en servant de guide à des amis dont les parents étaient des déplacés, qu'il a commencé à organiser des voyages en Carélie russe dès la frontière ouverte. Selon lui, il existait effectivement des possibilités de faire des *kotiseutumatkat* avant la chute du rideau de fer, mais les conditions étaient alors difficiles : il était déjà difficile de se rendre en Union soviétique, mais il fallait encore trouver un citoyen soviétique désireux d'emmener le « touriste mémoriel » sur le lieu précis où sa famille ou lui-même vivait avant 1944.

de jeunes secrétaires culturelles de *Karjalan Liitto*, il nous est apparu que les générations qui n'ont pas connu la vie en Carélie, toutefois issues de la génération des déplacés, s'astreignent à effectuer leur propre *kotiseutumatka*, même s'il ne reste rien de la maison, voire du village familial. Souvent, il s'agit d'une sorte de voyage mental, d'un rituel pourrait-on dire : les lieux visités, outre la maison, sont le cimetière et l'église les plus proches, éventuellement l'école, l'usine pour les familles d'ouvriers. Les pratiques qui entourent les *kotiseutumatkat* sont toujours les mêmes : on recherche avec minutie l'endroit où ont été prises les photographies d'avant-guerre, puis on en prend de nouvelles, de manière à fixer le saisissant contraste entre le paysage carélien contemporain et celui immortalisé autrefois. Quelques familles entreprennent le *kotiseutumatka* de manière régulière : leurs membres prennent soin de maintenir en état les ruines d'une maison, de ravitailler les occupants de leur ancienne habitation, âgés et sans ressources, de débroussailler le cimetière luthérien abandonné.

La déception est le sentiment qui domine lors de ces voyages. Comparant les entretiens réalisés auprès des mêmes personnes en 1985-87 et en 1991-92, Tarja Raninen-Siiskonen met en évidence un choc : la Carélie telle que la mémoire collective des déplacés l'a construite n'existe pas. Mieux, elle n'a jamais existé, et demander la restitution d'une région imaginaire est illusoire. Non pas qu'il n'y ait jamais eu spoliation de la Finlande par Staline, mais l'image de la Carélie reconstruite après l'évacuation diffère aussi bien de la Carélie de l'entre-deux-guerres que des régions se situant actuellement en Russie. Raninen-Siiskonen montre comment la vie autrefois en Carélie cédée a été idéalisée, dans ce qu'Outi Fingerroos appelle « l'isthme des souvenirs » (Fingerroos 2004, p. 117), même d'un point de vue historiographique : dans les années 1930, les almanachs de la paroisse de Salmi font état de grosses difficultés en ce qui concerne les récoltes et le fermage. Vingt ans plus tard, Salmi est considérée rétrospectivement dans les ouvrages d'histoire comme une paroisse largement autosuffisante en ressources alimentaires dans les années 1930 (Raninen-Siiskonen 1999, pp. 240-248). Il y a progressivement oblitération des difficultés rencontrées, sélection des souvenirs. La vision de la Carélie comme un espace homogène culturellement, linguistiquement est, elle aussi, une construction *a posteriori*. En Carélie vivaient des orthodoxes, des populations russophones qui étaient l'objet d'un

racisme dérivé de la russophobie, *ryssänviha* en finnois. Certes, il a bien existé une province de Carélie représentant, en 1939, 30 % des ressources en énergie, 20 % des voies ferrées, 22 % des réserves forestières de la Finlande, et 90 % de la propriété de l'Église orthodoxe de Finlande (Raninen-Siiskonen 1999, p. 360). Mais cette province ne revêtait pas alors pour les contemporains une dimension aussi idyllique que celle qui lui est aujourd'hui prêtée. Par le biais des associations caréliennes et de leurs organes, journaux, fêtes, célébrations, une Carélie imaginaire a été créée, dans laquelle les distinctions subrégionales principales — entre Carélie frontalière, Carélie du Ladoga et isthme de Carélie — ont été progressivement effacées (Raninen-Siiskonen 1999, pp. 224-252 ; Lindo 1997, pp. 171-197)³³. Surtout, la publicité très large faite aux *kotiseutumatkat* rejoint l'expression récurrente d'un sentiment de culpabilité de la société finlandaise contemporaine concernant l'accueil fait aux déplacés. « *Karjalaiset keskellämmme* », les « Caréliens au milieu de nous » titrent certains articles pour souligner cette redécouverte des communautés caréliennes et du processus d'acculturation (Uusi-Hallila 2004, p. C6)³⁴.

Le terme *mémoire-frontière* rend compte de la multiplicité des images des régions frontalières caréliennes réfractées par les représentations collectives en Finlande : région référence du romantisme national à travers le carélianisme, champ de bataille des guerres finno-soviétiques, idéal d'une Finlande multiculturelle si l'on se concentre sur la ville de Vyborg, elle est encore lieu de mémoire des déplacés et de leurs descendants. C'est dans cette dernière acception que l'accès

³³ L'article de Maaria Lindo (Lindo 1997), a pour thème l'œuvre de Laila Hietamies, dont les romans décrivent les lieux de la Carélie évacuée sous des accents romantiques. L'un de ses titres les plus vendus est *Viipurin siniset illat* (Les soirs bleus de Viipuri). Voir également le chapitre du livre de T. Raninen-Siiskonen « *Muistojen vahvistajat* » (Les fortifiants des souvenirs), qui expose le rôle des chants (pp. 224-232), des poèmes, de la littérature de souvenir, dans la formation de la mémoire collective des déplacés.

³⁴ Dans cet article, le terme *sovitus* (pénitence) apparaît à plusieurs reprises. Publié dans la rubrique « débats », l'article souligne la nécessité d'un devoir de mémoire à l'égard des évacués (le terme *evakot* est utilisé) qui ont subi une forme d'acculturation.

renouvelé aux régions cédées à l'URSS en 1944 a le plus d'impact : il génère l'émergence d'un acteur transfrontalier, le « touriste mémoriel », celui qui se rend dans les régions cédées pour y visiter les lieux de vie évacués. De plus, la force de ce phénomène découle de ce qu'une mémoire collective de l'évacuation a été entretenue, par les déplacés eux-mêmes, dans le cadre des structures associatives qui participent à la vie du *heimo*. Ce dernier terme, dont le sens a progressivement glissé de « tribu » à « famille », illustre d'ailleurs l'intensité des relations internes à cette communauté. La mémoire des déplacés paraît encore vive et participe au processus d'éclatement mémoriel, c'est-à-dire à la mise en concurrence de la mémoire nationale par des mémoires de groupes ou de segments de la nation. Ainsi, le changement de fonction de la frontière finno-russe, porteur d'une intensification des flux transfrontaliers et de l'irruption sur la scène mondiale d'acteurs non-étatiques, constitue bien l'une des sources majeures du phénomène mémoriel finlandais.

RÉFÉRENCES

Entretiens

- ALAPURO Risto, professeur de sociologie à l'Université de Helsinki. Entretien réalisé le 25 mai 2004 à Helsinki. Retranscription d'après enregistrement, durée : 70 minutes.
- HOLST Peter, directeur de l'agence de voyages Lähialuematkat. Entretien réalisé le 20 mai 2004 au siège de l'agence, à Helsinki. Retranscription d'après enregistrement, durée : 45 mn.
- KANGASPURO Markku, docteur en sciences politiques, chercheur à l'Académie de Finlande. Entretien effectué le 24 mai 2004 à l'Académie de Finlande. Retranscription d'après enregistrement, durée : 75 mn.
- KAREVA Olga, directrice du bureau des relations internationales de la municipalité de Vyborg. Entretien réalisé le 3 juin 2004 à l'hôtel de ville de Vyborg. Retranscription d'après enregistrement, durée : 45 mn.
- LANKINEN Juha, architecte et réalisateur de la maquette « Viipuri en 1939 ». Rencontré le 26 mai 2004 à Espoo. Retranscription d'après enregistrement, durée approximative : 180 mn.

- LEHTIPUU Markus, directeur de la maison d'édition Suomalainen Matkaopas, spécialisée dans les guides touristiques. Entretien effectué le 27 mai 2004 à Helsinki. Retranscription d'après enregistrement, durée : 65 mn.
- NATACHA, directrice de l'antenne de Viipuri-Keskus à Vyborg. Entretien effectué le 3 juin 2004 au bureau local de Viipuri-keskus, Vyborg. Retranscription d'après enregistrement, durée approximative : 150 mn.
- NIEMINEN Hanna-Maria, secrétaire culturelle de Karjalan Liitto. Entretien effectué le 31 mai 2004 au siège de la fédération, Helsinki. Retranscription d'après enregistrement, durée : 75 mn.
- PARTANEN Päivi, conservatrice du musée de Carélie du Sud, ancienne secrétaire culturelle de Karjalan Liitto. Entretien réalisé le 30 mai 2004 à Lappeenranta. Retranscription d'après enregistrement, durée 35 mn.
- PROKARELIA, responsable de la communication du groupe de pression ProKarelia. Rencontré le 31 mai 2004 à Helsinki. Retranscription d'après enregistrement, durée 60 mn.
- PRONINE Galina, présidente de l'association Viipuri-keskus. Entretien effectué le 31 mai 2004 à Karjalatalo, siège de l'association. Retranscription d'après enregistrement, durée 55 mn.

Sites Internet

(tous les sites indiqués ont été visités le 15 juillet 2005)

- Interreg-III-A : portail finlandais officiel du programme financé par l'Union européenne.
<http://www.karjala-interreg.fi/>
- Kaakkois-Suomen-Interreg : site officiel de la coordination du programme Interreg-III-A pour le sud-est de la Finlande.
<http://www.kaakkoissuomen-interreg.fi/>
- Karjalan Liitto : fédération des associations d'évacués de Carélie.
<http://www.karjalanliitto.fi/>
- Muistomerkit : site qui recense les mémoriaux pour les soldats finlandais tués sur le front carélien.
<http://www.sotavainajat.net/perussivut/sivut/muistomerkit.htm#kannaskh>
- ProKarelia : groupe de pression réclamant la rétrocession des territoires cédés à l'URSS en 1944.
<http://www.prokarelia.net/en/>
- République de Carélie : sites officiels du gouvernement de la République de Carélie.
<http://www.karelia.ru>, <http://www.onego.ru>, <http://www.gov.karelia.ru>

Suomen Sotasurmat : site officiel du projet gouvernemental portant sur l'identité et le décompte des victimes de la guerre civile et, plus largement, de la période 1914-1922.

<http://vesta.narc.fi/cgi-bin/db2www/sotasurmaetusivu/main?lang=fi>

Viipuri-keskus : structure associative financée par le fonds Interreg-III, interface entre la Finlande et la Russie opérant à Helsinki et Vyborg, œuvrant à l'intensification des échanges culturels, économiques, universitaires et linguistiques entre les deux pays.

<http://www.viipurikeskus.fi/>

Ouvrages et articles

AHO Juhani, 1994, *Juha*, Helsinki : SKS. Traduction française : AHO Juhani, *L'Écume des rapides*, traduit du finnois par Lucie Thomas, Paris : Presses orientalistes de France, 1978.

AHONEN Sirkka, 2001, « Nuoret ja kollektiivisen muistin suomettuminen » [Les jeunes et la finlandisation de la mémoire collective], in BÄCKMAN Johan, *Entäs kun tulee se yhdestoista ? Suomettumisen uusi historia* [Et quand le onzième arrive? Nouvelle histoire de la finlandisation], Helsinki : WSOY, pp. 401-417.

ALASUUTARI Pertti, RUUSKA Petri, 1998, *Elävänä Euroopassa : muuttuva suomalainen identiteetti* [Survivre en Europe : l'identité finlandaise en mouvement], Tampere : Vastapaino, 312 p.

ARPONEN Antti O., 2004, « Alpo Rusille suurimmat suosionosoitukset Karjalan kysymys-seminaarin alustuksista » [Les plus grands applaudissements pour Alpo Rusi lors de l'ouverture du séminaire sur la question carélienne], *Karjala*, jeudi 8 avril 2004, p. 1.

BESANÇON Alain, 1998, *Le malheur du siècle : sur le communisme, le nazisme et l'unicité de la Shoah*, Paris : Fayard, 166 p.

BIRINE Viktor, 1996, « Kansalliset liikkeet Karjalan tasavallan yhteiskunnallisessa murroksessa » [Les mouvements nationaux dans la société en changement de la République de Carélie], in LIIKANEN Ilkka & STRANIUS Pentti (dir.), *Matkalla kansalaisyhteiskuntaan? Liikettä ja liikkeitä Luoteis-Venäjällä* [En route vers la société civile? Les mouvements et les associations en Russie du Nord-Ouest], Joensuu : Joensun Yliopisto (Karjalan tutkimuslaitoksen julkaisuja ; 115), pp. 27-41.

DAVYDOVA Olga, 2003, « Suomen kynnyksellä » [Au seuil de la Finlande], *Idäntutkimus*, automne 2003, pp. 56-66.

DOUGAN Henry, 2004, « Hybridation : promesse et limite », *Bulletin du CODESRIA*, n° 1-2, pp. 36-41.

- ESKOLA Katariina, PELTONEN Eeva (dir.), 1997, *Aina uusi muisto: kirjoituksia menneen elämisestä meissä* [Un souvenir toujours neuf : écrits sur la vie du passé en nous], Jyväskylä : Jyväskylän Yliopisto (Nykykulttuurin tutkimusyksikön julkaisuja ; 54).
- FINGERROOS Outi, 2004, *Haudatut muistot : rituaalisen kuoleman merkitykset Kannaksen muistitiedossa* [Mémoires enterrées : les significations des rituels funéraires dans la mémoire orale de l'isthme de Carélie], Helsinki : SKS (Toimituksia ; 985), 464 p.
- FOUCHER Michel, 1991, *Fronts et frontières : un tour du monde géopolitique*, Paris : Fayard, 690 p.
- GARDBERG C. J., WELIN P. O., 1996, *Viipuri, kivistä rakennettu kaupunki* [Viipuri, une ville sortie de la pierre], Helsinki : Otava, 144 p.
- HAKAMIES Pekka, LIIKANEN Ilkka, SIMOLA Heikki (dir.), 2001, *Sortavala, rajakaupunki* [Sortavala, ville-frontière], Joensuu : Karjalan tutkimuslaitoksen julkaisuja, 200 p.
- HALBWACHS Maurice, 1939, « La mémoire collective chez les musiciens », *Revue philosophique*, mars-avril 1939, pp. 136-165.
- HALBWACHS Maurice, 1925, *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris : Félix Alcan, 402 p.
- HALBWACHS Maurice, 1997, *La mémoire collective*, Paris : Albin Michel, 305 p. [Chapitre III, « Mémoire collective et mémoire historique », pp. 97-141].
- HARLE Vilho, MOISIO Sami, 2000, *Missä on Suomi : kansallisen identiteettipolitiikan historia ja geopolitiikka* [Où est la Finlande : histoire et géopolitique de la politique de l'identité nationale], Tampere : Vastapaino, 304 p.
- ITKONEN Hannu, STRANIUS Pentti (dir.), 2002, *Liikettä Venäjän Karjalassa : tutkimus liikuntakulttuurin muutoksesta* [Le mouvement associatif en Carélie de Russie : recherche sur l'évolution de la culture sportive], Joensuu : Joensuun Yliopisto (Karjalan tutkimuslaitoksen julkaisuja ; 137), 98 p.
- JERMAN Helena, « Russians as Presented in TV Documentaries », *The Global Review of Ethnopolitics*, vol. 3, n° 2, janvier 2004, pp. 79-88.
- JOUTSALMI Sinikka (dir.), 1994, *Viipurilaiset muistomerkit : puheenvuoroja tutkimuksesta ja restauroinnista* [Les monuments de Vyborg : contributions sur la recherche et la restauration], Helsinki : ICOMOSin Suomen Osasto (Suomen Unesco-toimikunnan julkaisuja ; 68), 78 p.
- KANGASPURO Markku, 2003a, « Mielikuvien Karjala » [La Carélie des imaginations], *Idäntutkimus*, été 2003, pp. 1-2.
- KANGASPURO Markku, 2003b, « Moni-ilmeinen emigraatio » [Émigration multiforme], *Idäntutkimus*, automne 2003, pp. 1-2.

- KANTOLA Etti, « Matkalla isänmaan multa : kymmenet tuntemattomiksi jääneet sankarivainajat saatettiin hautaan Lappeenrannassa » [En route vers la terre de la patrie : des dizaines de corps de héros restés anonymes enterrés à Lappeenranta], *Etelä-Saimaa*, 17 mai 2004, pp. 1-2.
- KARELIAN SCIENCE CENTER (Joensuun Yliopisto), 2000, « The Republic of Karelia in the 90s », *Economic Monitoring of North-West Russia*, décembre 2000.
- KARJALAN LIITTO, 2002, *Murroksen kynnyksellä: järjestökuvaselvitys Karjalan Liitosta* [Au seuil de la rupture : description de l'organisation de l'Union de Carélie], Helsinki : Kehityspiikki (Ajankohtaista karjalaista asiaa). [Enquête sociologique sous forme de questionnaires interne à l'association Karjalan Liitto].
- KETONEN Oiva, 1983, *Kansakunta murroksessa : kesää 1918 ja sen taustaa* [La Nation fracturée : l'été 1918 et son arrière-plan], Porvoo : WSOY, 188 p.
- KLEMENTIEV Evgeni, 1996, « Kansalaisyhteiskunta ja kansalliset liikkeet » [Société civile et mouvements nationaux], in LIIKANEN Ilkka & STRANIUS Pentti (dir.), *Matkalla kansalaisyhteiskuntaan? Liikettä ja liikkeitä Luoteis-Venäjällä* [En route vers la société civile ? Les mouvements et les associations en Russie du Nord-Ouest], Joensuu : Joensuun Yliopisto (Karjalan tutkimuslaitoksen julkaisuja ; 115), pp. 43-47.
- KONTTINEN Jussi, 2002, « Crime Wave Driving Finnish Tourists out of Vyborg », *Helsingin Sanomat International Edition*, 10 décembre 2002.
- KOSONEN Riitta, 2001, « Regulation in Post-Socialist Transition Towards Local Agency : a historical perspective on the Russian border town Vyborg », Internet : <http://www.vyborg.ru/kosonen.htm>, consulté le 21 septembre 2005.
- LAINEN Antti, YLIKANGAS Mikko (dir.), 2002, *Rise and Fall of Soviet Karelia : people and power*, Helsinki : Kikimora Publications, 288 p.
- LAVABRE Marie-Claire, 1992, *Histoire, mémoire et politique : le cas du Parti communiste français*, thèse sous la direction de Georges Lavau et Pascal Perrineau, Institut d'études politiques de Paris, 583 p.
- LAVABRE Marie-Claire, 1998, « Maurice Halbwachs et la sociologie de la mémoire », *Raison présente*, n° 128, pp. 47-56.
- LAVABRE Marie-Claire, 2000, « Usages et mésusages de la mémoire », *Critique internationale*, n° 7, avril 2000, pp. 48-57.
- LEHTIPUU Markku, 2002, *Karjala* [La Carélie], Helsinki : Suomalainen Matkaopas, 736 p.
- LE HUEROU Anne, ROUSSELET Kathy, 1999, « La société civile en Russie : de l'utopie à l'engagement civique », *Problèmes politiques et*

- sociaux* (Dossiers d'actualité mondiale de La Documentation française), n° 814.
- LINDO Maaria, 1997, « Laila Hietamiehen teokset voiman lähteenä » [Les œuvres de Laila Hietamies comme source d'énergie], in Eskola & Peltonen 1997, pp. 171-197
- LINNA Väinö, 1994, *Tuntematon sotilas* [Le soldat inconnu], Helsinki : Suuri Suomalainen Kirjakerho.
- MARIN Anaïs, 1999, *Régionalisation et acteurs transnationaux en Europe nordique-baltique : étude de cas aux marges Nord-Ouest de la Russie*, Mémoire de DEA, Institut d'études politiques de Paris, 139 p.
- MAYEUR Jean-Marie, 1997, « Une mémoire-frontière : l'Alsace » in NORA Pierre (dir.), *Les lieux de mémoire. Tome 2 : La Nation III*, Paris : Quarto, pp. 1147-1169.
- NORA Pierre, 1984, « Entre mémoire et histoire », in NORA Pierre (dir.), *Les Lieux de mémoire : I. La République*, Paris : Gallimard (Bibliothèque illustrée des histoires), pp. XVII-XLVII.
- NORA Pierre, 1992, « L'ère de la commémoration », in NORA Pierre (dir.), *Les lieux de mémoire : III. Les France, 3. De l'archive à l'emblème*, Paris : Gallimard (Bibliothèque illustrée des histoires), pp. 977-1012.
- PAASI Anssi, 1996, *Territories, Boundaries and Consciousness : the changing geographies of the Finnish-Russian border*, Chichester : John Wiley & Sons, 354 p.
- PELTONEN Ulla-Maija, 1996, *Punakapinan muistot : tutkimus työväen muistelukerronnan muotoutumisesta vuoden 1918 jälkeen* [Souvenirs de la révolte rouge : recherche sur la formation des récits de remémoration ouvriers après l'année 1918], Helsinki : Suomalaisen Kirjallisuuden Seura (Toimituksia ; 657), 444 p.
- PROKARELIA (Matti Valkonen, Veikko Saksi), 2001, *Karjalan Reformi*, Tampere : Tammer paino, 152 p.
- PRONINE Galina (dir.), 2003, *Viipuri-keskus ry – Viborgs-centret r.f. :n toimintakertomus vuodelta 2003*, Helsinki : Viipuri-Keskus ry, 7 p.
- RANINEN-SIISKONEN Tarja, 1999, *Vieraana omalla maalla : tutkimus karjalaisen siirtoväen muistelukerronnasta* [Étranger sur sa propre terre : recherche sur les récits de remémoration des déplacés de Carélie], Helsinki : Suomalaisen Kirjallisuuden Seura, 390 p.
- RAUTIO Vesa, TYKKYLÄINEN Markku, 2000, *Economic Cooperation across the Finnish-Russian Border : factors of sluggish development and success of enterprises*, Laxenburg (Autriche) : International Institute for Applied Systems Analysis, 37 p.
- REENPÄÄ Heikki A., VALKONEN Matti, SAKSI Veikko, *ProKarelia*, Helsinki : Otavan Kirjapaino, 90 p.

- RICŒUR Paul, 2000, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris : Le Seuil (L'ordre philosophique), 676 p.
- TEINONEN Markku, VIRTANEN Timo J., 1999, *Ingrians and Neighbours : focus on the Eastern Baltic Sea region*, Helsinki : Suomalainen Kirjallisuuden Seura (Studia Fennica, Ethnologica ; 5), 244 p.
- SAARINEN Juhani, 2004, « Kaksisataa evakkojen jälkeläistä anoo maataloja takaisin Venäjältä » [200 descendants d'évacués demandent la restitution de terrains par la Russie], *Helsingin Sanomat*, 29 juin 2004, p. A7.
- SANA Elina, 2003, *Luovutetut : Suomen ihmislouvuutuksesta Gestapolle* [Livrés : à propos des livraisons humaines de la Finlande à la Gestapo], Porvoo : WSOY, 468 p.
- THUNEBERG Riitta, 1993, « Viipurin kaupunkikuva » [Panorama de Viipuri], in KALLIONIEMI Jouni, *Viipurin seitsemän vuosisataa* [Les sept siècles de Viipuri], Turku : Kirjaveteraanit, pp. 100-129.
- TUKKIMÄKI Paavo (dir.), 2003, « Suomalaisena 600-vuotias Viipuri olisi pääkaupunkiseudun vahva haastaja » [Finlandaise, Viipuri la six fois centenaire serait un concurrent puissant de la capitale], *Helsingin Sanomat*, samedi 9 août 2003, pp. 1-8.
- UUSI-HALLILA Tuula, 2004, « Karjala keskellämme » [La Carélie au milieu de nous], *Helsingin Sanomat*, 7 janvier 2004, p. C6.
- VARIS Eira, 1998, *Syrjäkylien murros Venäjän Karjalassa ja Unkarissa : tutkimus postsosialistisen maaseudun restrukturaatiosta ja resurssiyhdyskuntien selviytymisestä* [La crise des villages isolés en Carélie de Russie et en Hongrie : recherche sur la restructuration rurale post-socialiste et les stratégies de survie], Joensuu : Joensuun Yliopisto (Yhteiskuntatieteellisiä julkaisuja ; 33).
- YLIKANGAS Heikki, 1993, *Tie Tampereelle : dokumentoitu kuvaus Tampereen antautumiseen johtaneista sotatapahtumista Suomen sisällissodassa* [La route de Tampere : une description documentée des événements militaires ayant conduit à la capitulation de Tampere], Porvoo : WSOY, 570 p.

RÉSUMÉS

Studying the memory phenomenon : Finnish realms of memory in ceded Carelia

In the aftermath of the Cold War, Finland has been involved in an overwhelming process that fits well to the definition of a geopolitical transition,

referring to a state's changing position in the system of international relations. The occurring evolution led from the Soviet Union's sphere of influence towards the core of European integration. Such an evolution can be regarded as the main factor generating the emergence of a *memory phenomenon*. This later concept was coined by Pierre Nora in order to give account of the failure characterising his "realms of memory" project. The main expression of the *memory phenomenon* is the abusive generalisation of the terminology derived from the concept of *collective memory*. Furthermore, the Finnish *memory phenomenon* is to be approached with a careful wielding of the "anamnesis" concept. Borrowed from Ancient Greek, *anamnesis* depicts the conspicuous resurgence of questions previously excluded from national memory. *Anamnesis* can in fact be considered as the byproduct of an easier access to the Finnish *realms of memory* beyond the Russian border. The break-up of the Soviet Union, while changing the meaning of the border, has indeed given a strong impulse to a new type of cross-bordering, *memory tourism*. These cross-border flows are both complexifying the imago of the Carelian borderland and nourishing an identity debate centred on the Finnish nation-state.

Tutkimus muisti-ilmioistä: suomalaiset muistin paikat luovutettussa Karjalassa

Kylmän sodan päättymisen jälkeen Suomi aloitti geopoliittisen siirtymän Neuvostoliiton vaikutuspiiristä eurooppalaisen integraation sydämeen. Tämä kehitys toi mukanaan ns. *muisti-ilmion* leviämisen. Pierre Noran määrittelyn mukaan *muisti-ilmio* viittaa yhteisten muistojuhlallisuuksien ja kollektiivisen muistin käsitteen yleistymiseen sekä virallisessa käytössä että historian-tutkimuksen kohteena. Muisti-ilmion ohella esiintyy anamneesiksi kutsuttu prosessi. Anamneesilla tarkoitetaan kehitystä, jossa kansallisesta muistista poissuljetut kysymykset ilmaantuvat historian-tutkijoiden keskusteluun. Se on kehoitus muistella ja vastaa näin Noran luomaa muisti-ilmion käsitettä. Anamneesi on seurausta Suomen geopoliittisen siirtymän synnyttämästä uudesta tilanteesta: pääsy Venäjän puolella sijaitseville suomalaisille muistin paikoille on tullut mahdolliseksi. Neuvostoliiton hajoaminen on muuttanut Suomen ja Venäjän välisen rajan merkityksen ja mahdollistanut uudenlaisen rajanylittämisen, muistimatkailun. Nämä rajanylittäjät uudistavat mielikuvaa Karjalasta, mutta he ovat samalla merkki Suomessa tapahtuvasta kansallis-valtion identiteetin pohdinnasta.